

Malvire-sur-Desle (Une commune aux franges de la région parisienne)

Éric de Dampierre

Citer ce document / Cite this document :

de Dampierre Éric. Malvire-sur-Desle (Une commune aux franges de la région parisienne). In: L'information géographique, volume 20, n°2, 1956. pp. 68-73;

doi : <https://doi.org/10.3406/ingeo.1956.1582>

https://www.persee.fr/doc/ingeo_0020-0093_1956_num_20_2_1582

Fichier pdf généré le 08/05/2018

-- Huit sur Madagascar : *Madagascar* (cinq fois), *géographie physique de Madagascar, les climats de Madagascar*.

-- Deux sur l'Indo-Chine : *le relief de l'Indo-Chine, le Viêt-Nam*.

-- Trois sur les petits territoires d'outre-mer : *les possessions dispersées de la France, la France en Amérique, la Guyane*.

-- Et une sur *les relations commerciales entre la France et ses Colonies*.

Là encore, bien des observations seraient à faire. On retiendra seulement que poser : « *le pays Mossi* » est véritablement inadmissible. C'est peut-être un beau sujet d'agrégation. Ce serait déjà un sujet bien difficile pour le CAPES. Certes, le pays Mossi existe et il est vaste. Mais combien de temps le professeur qui a fait le cours a-t-il pu lui consacrer ? Que trouve-t-on dans les manuels ? Le « *Nouveau Cours* » de Cholley, Clozier et Dresch, classe de première, lui accorde huit lignes, éparses dans les dix-neuf pages relatives à l'A.O.F. François et Mangin (Cours Demangeon, Hachette) lui donnent une image (p. 375), trois lignes p. 376 et un tiers de page dans l'étude régionale de l'A.O.F. Mais Boucau et Petit (cours Jean Brunhes) se bornent à citer, dans le paragraphe « *Populations* » : « dans la boucle du Niger, les Mossis et les Senoufos ». C'est tout. Ces noms ne sont pas portés sur la carte correspondante. Gibert et Turlot (Delagrave) ne consacrent que sept lignes aux Mossis et au pays Mossi. Hallynek et Lugan (Masson), dans le paragraphe : « *Composition ethnique* », écrivent : « Les Soudanais... (sont) répartis en Ouolofs au Sénégal, Mandingues de la vallée du Niger, Mossis de la Haute-Volta ». Rien de plus sur les Mossis et le pays Mossi. Le mot ne figure pas sur la carte. Le meilleur élève ne peut qu'être désarçonné par un tel sujet. Avec des nuances, on pourrait en dire autant de certains autres. Sans doute, dira-t-on, l'oral présente un caractère « *humain* » qui n'existe pas à l'écrit. L'examineur peut, par des questions, amener le candidat à faire la preuve qu'il a travaillé. Il doit juger non seulement le contenu même de la réponse, mais encore l'ensemble des qualités dont le candidat fait preuve. Certes. Mais à condition : 1° Que l'examineur y mette du sien, soit actif (ce qui n'est pas toujours le cas) ; 2° Que le candidat ne soit pas troublé par l'annonce du sujet au point de perdre la tête (ce qui arrive). Enfin, si l'examineur a l'intention de poser des questions plus générales, pourquoi ne pas le dire tout de suite ? Pourquoi ne pas laisser au candidat le bénéfice de préparer les réponses à ces questions pendant les quelques minutes qui lui sont généralement accordées avant qu'il ne compare, au lieu de le laisser se désespérer devant un sujet qui le stupéfie ? Nul ne pourrait affirmer qu'un sujet dans le genre « *pays Mossi* » permet de mieux juger du travail et des capacités d'un candidat.

Bien entendu, il ne saurait être question de mettre en cause, ici, la compétence ou les qualités de qui que ce soit : on a seulement voulu verser un document au dossier de la « *querelle des examens* », et présenter quelques réflexions.

Ajoutons avant de terminer que les sujets ci-dessus ont été donnés à des candidats de la série « *Technique Arts-et-Métiers* » qui ont en géographie le même programme que leurs camarades des autres séries, mais ne disposent, au cours de l'année scolaire, que d'un horaire de trois heures pour l'histoire et la géographie au lieu de quatre (le programme d'histoire s'arrête à 1848, ce qui ne représente qu'une réduction minimale par rapport aux autres séries). C'est une circonstance aggravante.

R. BIARD.

GEOGRAPHIE ET SOCIOLOGIE

MALVIRE-SUR-DESLE

Une commune aux franges de la région parisienne (1)

I

PRÉSENTATION D'UNE ENQUÊTE

Nous voudrions présenter ici une enquête-pilote où des psychologues et des sociologues mirent en commun leurs efforts pour mieux comprendre la dynamique interne d'un village français, choisi pour deux raisons principales : sa situation aux

franges de la grande banlieue parisienne et la présence sur son territoire d'une usine qui fournit du travail au plus gros de la population active locale (1).

(1) Le principe de cette enquête fut discuté à l'issue des journées d'études de méthodologie comparée des sciences sociales qui eurent lieu à Royaumont du 20 au 30 septembre 1978, entre les personnalités suivantes : le professeur Otto Klineberg, de l'Unesco, M. Le Bras, président de la cinquième section de l'École pratique des hautes études, M. Lagache, professeur à la Sorbonne, M. Friedmann, professeur (Voir suite de la note page 69).

(1) Cet article reprend le texte d'un rapport établi pour le département des sciences sociales de l'Unesco en décembre 1979, et rend compte d'une enquête effectuée la même année pour l'Unesco dans la commune de Malvire-sur-Desle.

I. — LE TERRAIN DE L'ENQUÊTE

Malvire-sur-Desle est une commune d'Ile-de-France de plus de 14 km², située entre les deux forêts de Carnelle et de Chantilly. Une population d'environ 1 000 habitants, depuis longtemps stationnaire, l'habite. La commune comprend trois parties bien distinctes :

1. Le village principal, assez à l'écart des voies de grande communication, est desservi par la route de Beauvais qui passe à proximité, et par la gare de Bergues (à 2 km). C'est un ancien village blotti au pied de la forêt de Carnelle, à proximité des anciens marais de la Desle, pourvu jadis de neuf châteaux et d'une abbaye, ce qui explique certaines survivances féodales. Dans ce village d'environ 250 feux, l'économie agricole ne fut jamais très vivace et elle tend à céder la place à une économie de type industriel : une usine de jouets en caoutchouc, fille d'un modeste atelier familial remontant au second Empire (cette origine explique sa localisation irrationnelle) fait vivre directement plus de la moitié de la population qui y trouve un travail plus rémunérateur que la culture de la terre ou l'exploitation de la forêt. L'usine permet au village de résister à l'attraction des bourgs environnants et de la capitale, et de vivre assez replié sur lui-même. Cette attitude de repli n'exclut d'ailleurs pas, et favorise peut-être les conflits entre générations, entre familles, entre groupes : elle s'accompagne d'un sentiment d'infériorité à l'égard d'autres régions de France dont l'originalité géographique et économique est plus accusée, l'atmosphère psychologique et morale plus caractérisée. Ni industrielle ni rurale, proche de Paris, mais cependant assez à l'écart ; ni banlieue ni province, vivant sur elle-même, mais sans vraie cohésion sociale, abritant de nombreux étrangers (Picards, Belges ou Polonais), sans être rendue plus tolérante par ce contact ; comptant beaucoup de familles dissociées et bon nombre de cas pathologiques physiques ou mentaux : d'une vitalité religieuse médiocre et politiquement « socialiste indépendant », Malvire-sur-Desle ne représente pas un juste milieu, mais un champ de bataille où d'innombrables forces s'affrontent des années durant, sans que sa situation géographique, sa structure économique, son histoire et sa natalité le marquent d'un destin im-

(Suite de la note de la page 68.)

au Conservatoire national des Arts et Métiers, la doctoresse Dolto-Marette, de la Société française de psychanalyse et M. Gilbert Gadolle, directeur du Centre culturel international de Royaumont. Un certain nombre d'entre eux participèrent, le 15 mai 1949, à la réunion au cours de laquelle les idées directrices et les méthodes qui ont présidé à l'enquête ont été mises au point.

Cette enquête fut menée par une équipe de chercheurs, composée de deux sociologues et deux psychologues : J.-B. Dardel, E. de Dampierre, N. de Maupeou, R. Saint-Just. Ajoutons que J.-P. Halévy et J. Marcus ont bien voulu participer au démarrage de l'enquête.

L'enquête fut effectuée essentiellement du 20 mai au 20 juillet et du 15 septembre au 15 octobre.

La phase de dépouillement et d'exploitation suivit immédiatement.

muable, ou que ses structures familiales et religieuses et le comportement psychologique de ses habitants présentent un caractère suffisamment accusé pour éclairer son avenir.

Ce contexte social peut assez bien représenter l'état d'évolution inachevé dans lequel se trouvent de nombreuses agglomérations françaises à mi-chemin entre une structure rurale classique et les structures industrielles.

2. Par opposition à Malvire, isolé de 3 km, le village de Chalonne présente des traits plus traditionnels. C'est une agglomération de vieilles maisons et de deux châteaux, à cheval sur un ruisseau qui alimentait autrefois des tanneries, située à l'orée de la forêt de Chantilly ; elle abrite une soixantaine de foyers. Les hommes travaillent à Malvire-sur-Desle ou vivent de la forêt. Les femmes ébarbent les jouets en caoutchouc à domicile. Pauvres et souvent illettrés, ils se répartissent presque tous sous deux noms de famille et les ménages s'y distinguent par le surnom de leur chef. Dans cette structure presque primitive, la consanguinité est de règle : les passions y prennent un jour curieux, les complexes y trouvent des expressions imprévues. Les Chalonnais semblent entretenir de vifs sentiments d'infériorité et de frustration vis-à-vis des Malvirois qui raillent volontiers leurs manières campagnardes, leur amour du bruit et leur passion pour l'eau. L'eau et les morts jouent un grand rôle dans la vie des Chalonnais ; on y lave sans cesse des riens, sans que l'hygiène et la propreté y gagnent, et les enterrements représentent les plus importantes manifestations collectives de l'année. Jour d'enterrement est jour de fête à Chalonne.

3. Entre Malvire et Chalonne un hameau rassemble les restes d'une importante abbaye, l'ancien palais abbatial, une gentilhommière, leurs dépendances et une entreprise agricole de 250 ha dont la main-d'œuvre est aux deux tiers étrangère. Le tout vit surtout de contacts extérieurs à la commune.

II. — LES OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE

Les objectifs de l'enquête étaient parallèles à ceux que poursuit l'Unesco dans ses « études de communautés locales ». C'est dire que nous visons à fournir à la fois « une documentation sur la culture et les traits caractéristiques de chaque pays et des indications, dans la vie de la communauté et de l'individu, sur les principaux facteurs qui peuvent nous éclairer sur l'origine, l'ampleur et les formes particulières de tout comportement agressif (1) ».

Cette orientation de recherche implique déjà l'hypothèse que tous les états conflictuels ne peuvent être étudiés indépendamment les uns des autres : qu'on est peut-être en droit de rechercher une explication commune dans le comportement agressif des individus au sein du groupe élémentaire ; et qu'il importe donc de déceler l'origine de ces comportements agressifs et la raison de leur persistance dans la vie individuelle et collective. Des hypothèses particulières à vérifier

(1) OTTO KLINBERG, « Suggestions destinées aux enquêteurs », note dactylographiée, p. 1.

viennent appuyer l'hypothèse principale, et portent notamment sur :

1. L'importance des structures familiales en tant qu'elles transmettent aux enfants les systèmes de relations de la société adulte : l'exercice de l'autorité, l'identification au père ou à la mère, le rôle de l'affectivité dans les rapports familiaux, la place laissée aux influences féminines. Exemple d'hypothèses : la frustration est-elle source d'agressivité et celle-ci est-elle transférée dans certaines conditions sur les étrangers au groupe? Les états complexes issus des relations parents-enfants se projettent-ils sur des membres du groupe ou étrangers au groupe, et favorisent-ils l'adhésion à certaines attitudes politiques, sociales ou internationales?

2. L'influence de l'éducation (familiale, scolaire et parascolaire).

3. L'influence de l'organisation économique. Exemple d'hypothèse : l'affaiblissement de la personnalité et un certain sentiment de frustration mêlé d'agressivité sont-ils liés au travail industriel?

4. L'intériorisation des normes éthiques, le conformisme à la morale établie, l'identification aux héros de la communauté ou leur rejet, l'importance de la religion comme « lieu » des systèmes projectifs, le rôle de la pratique religieuse comme réaction de défense de la civilisation traditionnelle, le rôle des rites dans le processus de liquidation des états anxieux.

5. La dynamique sociale : naissance, vie et dissociation des groupes. Les groupes tirent-ils leur force de leur opposition à d'autres groupes? La cohésion du groupe favorise-t-elle les attitudes agressives? Vers l'intérieur ou l'extérieur du groupe? La différenciation et la ségrégation des chefs, l'hostilité envers les étrangers sont-elles d'autant plus fortes que l'individu occupe dans la société une situation plus instable?

On voit que la plupart de ces hypothèses reposent sur une base psychanalytique. Cela ne va pas sans inconvénient et la difficulté suivante est apparue : dans l'étude d'une collectivité il est impossible d'appliquer aux hypothèses le critère de vérité que représente pour le psychanalyste la guérison du malade. Comment donc vérifier une hypothèse alors que la nature même du champ de travail exclut une telle vérification et que d'autre part, il ne peut être question, sinon dans des cas limités, de faire appel à l'expérimentation? On ne peut dire que le problème soit résolu!

D'autre part l'expérience acquise au cours des premiers mois de l'enquête a vite prouvé qu'étudier un aspect du champ psychologique ne peut se faire avec fruit sans en étudier simultanément tous les aspects. Même s'il était admis que les hypothèses psychanalytiques peuvent se prêter à une vérification rigoureuse, il n'en resterait pas moins nécessaire de la compléter sur d'autres plans, par des contre-épreuves économiques, historiques et géographiques. Dans un autre ordre d'idées, l'étude des rapports de production ne doit pas se borner à la recherche des rapports entre le travail industriel et les sentiments de frustration mais aussi à examiner l'influence de la condition ouvrière sur

la vie quotidienne, qui devient dès lors une réalité de classe trahie et masquée à la fois par certains mythes.

Les difficultés que présentent la vérification des hypothèses psychologiques et la nécessité d'éclairer tous les aspects du champ psycho-social les uns par les autres, ont contribué, en fait, à enrichir les premiers résultats de l'enquête qui reflètent la préoccupation de saisir la donnée *globale* qu'est un village, dans la réciprocity de perspectives qui lie groupes élémentaires et société globale.

III. -- LES MÉTHODES DE L'ENQUÊTE

Pendant son premier mois, l'enquête fut ignorée de la population. Seuls étaient au courant les notables qui avaient été invités à une réunion d'information présidée par le professeur Le Bras, au Centre culturel international de Royaumont, et qui avaient souscrit d'ailleurs au principe de l'enquête. Devant l'hostilité rencontrée chez une population méfiante à l'égard de questionnaires (soupçons d'enquête politique ou d'inquisition fiscale) les enquêteurs décidèrent de changer leurs batteries : ce qui fut dès lors recherché avant tout, c'est l'« approvisionnement » mutuel des habitants par les enquêteurs et des enquêteurs par les habitants. Les enquêteurs s'appliquèrent à devenir peu à peu « du pays », à entrer dans le champ affectif de la population, à se faire juger en bien ou en mal, comme s'ils étaient des habitants de la commune : faire jouer régulièrement garçons et filles les jeudis et dimanches, participer à l'organisation des séances de cinéma, à l'élection de la rosière (utilisation clandestine pour une utilisation sociométrique), assister au concert de l'orphéon et aux bals, s'affliger aux enterrements et se réjouir aux mariages, laver la salle des fêtes pour la préparation des réjouissances annuelles, autant de moyens d'approche qui ont permis d'intégrer l'équipe au village.

Deux mois après, les habitants s'étaient accoutumés à voir les enquêteurs circuler parmi eux : il n'était plus extraordinaire qu'ils soient invités à déjeuner ou à dîner chez l'un ou chez l'autre.

Les méthodes de travail proprement dites furent extrêmement diverses : il a paru que seule l'union de disciplines différentes pouvait permettre d'aboutir. On peut distinguer les techniques qui ouvrent la voie à la recherche sociologique et celles qui ouvrent la voie à la recherche psychologique.

Pour la recherche sociologique on a combiné les procédés classiques :

1. Recherche des documents écrits : histoire, plans, état civil et registres religieux, recensement, état agricole, situations industrielles. Établissement de graphiques retraçant la pyramide des âges, l'évolution démographique et économique, le mouvement de la pratique religieuse, etc. Étude de l'habitat, de la composition ethnographique et religieuse, de la production, des échanges, des communications, de la répartition de la propriété, de l'état des fortunes, de l'instruction, etc.

2. Travail sur le terrain, conformément aux techniques ethnographiques dans la collection des faits et des documents.

La recherche psychologique exige plus encore le contact direct avec les habitants. Deux types de questionnaires avaient été d'abord prévus : un questionnaire général qui visait à établir une biographie individuelle, une synthèse du comportement social et des indices de tension et de conflit ; un questionnaire particulier relatif à l'enfance, élaboré avec la collaboration de la doctoresse Dolto-Marette.

Les deux questionnaires furent abandonnés pour deux raisons :

1. Ils inhibaient le sujet questionné et ne lui permettaient pas de s'exprimer réellement.

2. Ils ne permettaient à l'enquêteur aucune synthèse véritable de la personnalité, qu'ils découpaient en tant de facettes qu'il était impossible de reconstituer le miroir.

Les enquêteurs pratiquèrent alors les deux sortes d'interviews, l'un libre et l'autre dirigé. Les conversations n'étaient pas notées sur place, mais reconstituées de mémoire le jour même et les éléments en sont remplacés suivant un schéma biographique type : dans le dossier ainsi constitué figurent également des observations sur le comportement du sujet durant l'interview et les dires des autres habitants du village sur son compte avec les circonstances qui peuvent les éclairer.

Divers tests ont été expérimentés l'un après l'autre : tests de personnalité (T.A.T., Rorschach, Szondi, tests du village), test de niveau d'âge de Terman ; test d'attitude et de distance sociales envers les étrangers (élaboré spécialement) ; fiches caractérielles (Q.T., Q.A.S., et Q.I.E.) ; interprétation psychanalytique de dessins d'enfants au-dessous de dix ans ; utilisation des techniques sociométriques sur les enfants de l'école primaire, avec recherche des motivations.

II

PREMIERS RÉSULTATS (1)

I. - L'ÉTUDE DES FAMILLES

On a donné une grande importance à l'étude des familles à Malvire-sur-Desle et à Chalonne en cherchant à établir pour chacune d'elle un schéma représentant les relations père-fils, père-fille, mère-fils, mère-fille, et un dossier contenant des renseignements précis et recoupés sur la source et l'exercice de l'autorité, l'éducation des enfants et la condition de la femme. La naissance, le développement et l'orientation des comportements agressifs ont déjà pu être étudiés sur beaucoup de cas. On a constaté des différences appréciables dans ce domaine entre les familles d'ouvriers et de paysans : ces dernières semblent présenter des caractères d'autonomie affective beaucoup plus marquée. Il a semblé utile de distinguer soigneusement deux types de familles : dans les unes l'agressivité s'échappe soit au-dedans, soit au dehors, soit dans les deux directions simultanément :

(1) On trouvera ici une esquisse des principales institutions et un aperçu des principales sources de tension. Rappelons que, après cette enquête-pilote, un travail plus définitif restera à faire.

dans les autres un sentiment collectif de frustration sociale accuse la cohésion interne et l'agressivité tournée contre les autres groupes, en particulier contre ceux qui détiennent la richesse (les « gros » à Malvire). Il faut ajouter que dans certains cas on a pu constater qu'une telle sorte d'agressivité peut se retourner contre la famille elle-même et aller jusqu'à la dissoudre (familles « déclassées »).

II. - LES GROUPEMENTS

Dans le même dessein on a entrepris l'étude des groupes.

1. Le village de Malvire.

On a distingué à Malvire les groupes formels (municipalité socialiste, ligue d'Action catholique, troupe scout, équipe de football, société de musique) et les groupes non formels (les individus se choisissent spontanément et en fonction de leurs affinités affectives). On a dégagé dans ces groupes divers traits caractéristiques susceptibles de nous éclairer sur l'origine des tensions.

a) Certains groupes ne se chevauchent pas. Les membres d'un groupe ne font pas partie des autres groupes (ex. : scouts, football). Mais ils n'ont pas plus de cohésion pour cela, ni plus d'exclusivisme. On rencontre peu de sévérité chez les membres d'un groupe pour les individus appartenant aux autres groupes. Il y a même parfois des essais de rapprochement entre deux groupes opposés (ex. : municipalité socialiste et groupe catholique).

Certains groupes meurent lentement (ex. : syndicat chrétien, société de musique) et les partis politiques ont peu de cohésion.

b) Certaines tensions entre les groupes s'expliquent historiquement, économiquement ou psychologiquement. C'est ainsi que la tension importante entre les générations de quarante ans et de soixante-cinq ans et celles de vingt ans et de quarante ans semble être due à trois groupes de phénomènes :

1^o D'une part une différence de structure familiale : la génération ancienne bénéficiait de la présence de la mère au foyer alors que dans la jeune génération la mère de famille travaille à l'usine ;

2^o D'autre part, le travail à l'usine pour l'ancienne génération s'établissait dans un climat artisanal et familial qui contraste avec celui de l'usine agrandie et dépersonnalisée que connaissent les jeunes ;

3^o Enfin, la première génération avait été éduquée par un instituteur catholique, la deuxième par un instituteur socialiste. On retrouve dans certains groupes adultes actuels les anciennes bandes d'enfants de l'école primaire.

c) L'étude de la hiérarchie sociale et des catégories du prestige paraît intéressante dans la mesure où l'existence de ces catégories contribue à expliquer la genèse des tensions et parce qu'elle constitue un des critères de la cohésion du groupe.

Il apparaît que Malvire nous fournit continuellement un exemple de carence à cet égard. L'effacement progressif des châtelains et de leur influence a permis avant la guerre la coexistence de deux types d'attitude paternelle : celle du château et celle du patron. Depuis la guerre la disparition

des châtelains aurait pu permettre à l'usine de prendre la place des châteaux. Mais l'ancien patron est mort et ses fils, aux yeux de la population, participent moins à la direction effective de l'usine. Ils ne peuvent plus dès lors être revêtus du prestige social traditionnel. Il semble que le prestige, s'il demeure, ait changé de domaine. C'est en partie par les tests sociométriques qu'il a été tenté de le découvrir dans les autres groupes. On verra plus loin que la deuxième guerre marque aussi la fin de certains processus d'identification paternelle.

2. Le village de Chalonne.

Il serait tentant d'imaginer Chalonne sur le modèle de quelque tribu primitive, étant donné sa répartition en deux familles qui auraient pu reproduire la structure des « clans rivaux », son état d'arriération intellectuelle, son mode de vie. Une telle conclusion serait cependant prématurée, et sans doute téméraire.

On a pu dégager par contre l'existence d'une certaine hiérarchie de la vertu. Chalonne comporte deux cafés, l'un sévère et digne, l'autre d'atmosphère plus libre et les habitants se répartissent selon ces deux repères : on est « pour » ou « contre » l'un des cafés.

Le problème essentiel reste celui des motivations à la fois économiques, sociologiques et psychologiques de l'appartenance à l'un ou l'autre de ces groupes.

III. -- LES TENSIONS ENTRE MALVIRE ET CHALONNE

Les tensions entre Malvire et Chalonne sont assez aiguës pour que nous ayons pu les découvrir dès le début de l'enquête. Elles se manifestent par le mépris des Malvirois à l'égard de leurs voisins, par des batailles entre les jeunes gens des deux villages, à l'occasion de bals en particulier, par les sarcasmes dont sont couverts les enfants de Chalonne par leurs camarades malvirois. On a fait ici une étude des stéréotypes dont use Malvire pour parler de Chalonne. Quelques exemples ont été cités dans la présentation du village.

L'isolement géographique qui impose une structure primitive du point de vue social et économique entraîne une méfiance agressive à l'égard des communautés voisines à laquelle se joint un certain sentiment de frustration par rapport à Malvire et l'humiliation de la dépendance administrative. Cela contribue à la naissance des tensions entre les deux villages.

IV. -- L'USINE

Le village est pour une grande part centré sur l'usine :

1. Elle permet tout d'abord de faire travailler côte à côte des Malvirois et des étrangers, des fils de paysans et des fils d'ouvriers. C'est elle qui a mêlé la population (il y a très peu de vieilles familles) et qui a consolidé des attitudes en face de « l'Autorité » en général. De plus, les représentants de cette autorité (les patrons, les cadres) habitent des maisons voisines de celles des ouvriers. Tout le monde se connaît et s'épie, ce qui contribue encore à augmenter les « tensions ».

72 2. C'est le seul débouché pour la main-d'œuvre qui ne peut ou ne veut aller travailler à l'extérieur.

Les Malvirois ne peuvent choisir le métier qui leur plaît s'ils n'ont passé par l'école professionnelle la plus proche et beaucoup ne peuvent se soumettre à cette obligation qui représente trois années de salaires perdus et de dépenses accrues. Aussi la plupart des garçons et des filles entrent-ils comme manœuvres à l'usine au sortir du certificat d'étude.

Parce que l'usine est le seul débouché et qu'elle détient le monopole partiel de la fabrication des jouets en caoutchouc en France, les salaires distribués sont très bas et inférieurs à ceux des régions voisines. Bien que Malvire ait été récemment placé dans la même zone de salaires que Paris, aucune augmentation n'avait été accordée à la fin de 1949.

Il n'y a donc aucune concurrence qui oblige les patrons à augmenter les salaires et les ouvriers sont à la merci du patron, lui seul pouvant leur donner du travail sur place. Aussi la représentation ouvrière joue-t-elle un rôle insignifiant et les revendications les plus traditionnelles ne sont pas satisfaites, les deux parties en lutte étant de force tout à fait inégale. Ainsi le logement des ouvriers a été presque totalement négligé. L'ancien patron, en pratiquant une politique paternaliste (prêts et construction de maisons ouvrières) ne faisait qu'accroître leur dépendance. Les dettes ainsi accumulées par les ouvriers leur interdisaient de demander une augmentation de leurs salaires demeurés très bas grâce à cette politique.

Depuis la mort de « Monsieur Eugène », ses fils ne construisent que pour les cadres qui viennent de l'extérieur remplacer les anciens cadres jugés incompétents.

3. L'usine passait à la fin de 1949, par une période de transition. Son développement disproportionné contrastait avec son matériel archaïque et l'effort de modernisation n'y faisait que commencer.

D'autre part, les ouvriers n'ont pas retrouvé chez les fils de « Monsieur Eugène » qui résident à Paris et ont délégué une partie de leurs pouvoirs à un directeur technique, les attitudes bienveillantes qui avaient permis à l'ancien patron de jouer un rôle semblable à celui des châtelains et de se substituer à eux dans le processus de formation du surmoi. L'absence de tout contact affectif entre ouvriers et direction rend presque impossible tout phénomène d'identification paternelle.

Aussi trouve-t-on à l'usine deux générations bien tranchées : l'ancienne qui a travaillé avec « Monsieur Eugène » regrette le temps passé où la conscience professionnelle tenait lieu de rigueur, où la qualification et la promotion venaient avec l'ancienneté, où le patron serrait les mains et s'occupait des familles.

La nouvelle génération a des attitudes moins homogènes : il arrive que des jeunes dont la famille a toujours travaillé à l'usine partagent les regrets de leurs parents. Mais les autres rejettent souvent avec violence le principe même de ce paternalisme et l'on sent monter peu à peu une réelle conscience de classe, montée, facilitée par le fait que très peu de jeunes ont une qualification professionnelle et par là même une certitude de stabilité dans leur travail.

4. Au conflit entre générations s'ajoute un conflit non moins aigu entre services. Le service de l'entretien occupe une grande partie des ouvriers qualifiés : leurs salaires sont hauts, leur emploi stable, les heures supplémentaires possibles. Ces trois traits principaux le distinguent du service de fabrication : autant de sources de jalousie entre les individus, de conflits entre ces deux groupes.

Enfin les hauts salaires des ingénieurs et ouvriers qualifiés, liés à la politique de logement des cadres pratiquée par la Direction, annonce l'avènement dans le village d'une nouvelle classe moyenne, tendant progressivement à remplacer la bourgeoisie disparue.

Des cadres compétents sont de plus en plus exigés par le développement technique et l'usine doit les faire venir du dehors. Ainsi naît une tension nouvelle entre les anciens cadres (contremaîtres et chefs de service nommés à l'ancienneté) et les nouveaux (ingénieurs des Arts et Métiers). Les vieux contremaîtres continuent à se croire les maîtres de l'usine et ils jaloussent et critiquent les nouveaux venus plus favorisés (1).

V. LES ATTITUDES ENVERS L'ÉTRANGER (2)

L'étude des attitudes envers l'étranger aboutit provisoirement aux conclusions suivantes :

1. Le mot « étranger » peut prendre pour les Malvirois trois sens différents :

1. On rapprochera de la présente étude une enquête sur une usine métallurgique de Normandie, où les conflits seraient minimes et le « climat » social « nettement favorable » ; par ailleurs, l'usine jouerait le rôle d'une « pompe à main-d'œuvre » qui refoulerait ensuite ses ouvriers sur des centres industriels plus importants en période de crise. Cf. Jacques WERLERSSE, *Un exemple d'industrie en milieu rural : l'usine métallurgique de Tillières-sur-Avre (Eure)*, in Gabriel Dessus et al., *Matériaux pour une géographie volontaire de l'industrie française* Paris, Colin, 1949, Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 7.

2. Le lecteur trouvera une étude très complète des attitudes paysannes vis-à-vis de « l'étranger » dans L. BERNOT et R. BLANCHARD, *Nouvelle : un village français* Paris, Institut d'ethnologie, 1953.

- Celui qui n'est pas Français ;
- Celui qui n'est pas « du pays » ;
- Celui qui n'appartient pas aux vieilles familles de Malvire.

Il semble que l'étranger dans le sens « celui qui n'est pas Français » éveille deux attitudes différentes : selon que c'est un étranger qui habite dans le village, que l'on connaît, ou l'étranger que l'on ne connaît pas, par exemple, l'Allemand, l'Américain, le Russe.

Il semble aussi que l'étranger au village soit moins intégré dans le groupe malvirois que l'étranger au pays qui demeure sur place.

2. L'étranger n'est pas seulement défini par une différence d'origine territoriale, mais bien plus souvent par une distance dans le monde social. C'est ainsi que l'étranger est le plus souvent identifié à l'ennemi, qui peut être intérieur ou extérieur au groupe.

3. Une fête de bienfaisance a fourni l'occasion de faire des constatations intéressantes : les chansons les plus applaudies exprimaient deux attitudes fortement stéréotypées, mais entourées d'un large halo affectif : le regret de l'âge d'or et la nostalgie de « chez nous ».

Quand le franc vaudra vingt sous, nous aurons une France prospère : quand le franc vaudra vingt sous, nous serons heureux chez nous. « Les Anglais (en fait il s'agit des Américains dans l'esprit du public) sont des touristes avides qui spéculent sur les terrains et « achètent tous les primeurs ». Le contenu du stéréotype a été mis *up to date*, puisque l'hostilité va désormais aux Américains, mais on la place toujours sous l'étiquette traditionnellement haïe de l'Anglais.

4. Mais par contre, à Malvire, les habitants pris individuellement montrent peu d'attitude xénophobe. L'occupation s'est manifestée à Malvire par la présence dans les châteaux de nombreux états-majors qui dans l'ensemble ont été tolérés. Les travailleurs polonais et belges sont acceptés sans hostilité marquée, et un ouvrier nègre jouit d'une grande popularité.

5. A Chalonne, au contraire, les attitudes xénophobes sont très courantes. Faut-il lier ce fait à d'autres faits typiques de Chalonne, tels que le besoin de l'appel au chef (dictateurs, de Gaulle), le prestige de l'uniforme, le goût de la musique militaire ?

E. de DAMPIERRE.